

LA
GUERRE DES CAMISARDS

MISE EN VERS

PAR

JEAN-LOUIS GUIN

AVEUGLE

A PONT-DE-MONTVERT (Lozère)

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

EDOUARD MONOD

Pasteur à Marseille

M.

MARSEILLE

LIBRAIRIE ÉVANGÉLIQUE SAILLENS

38, Rue de la République, 38

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

—
1895



PRÉFACE

L'épopée cévenole connue dans l'histoire sous le nom de *Guerre des Camisards*, — qui, pendant deux années (de 1702 à 1704), mit sur les dents les troupes du « Grand Roi », commandées par Bâville, et tint tour à tour en échec deux maréchaux de France, — a tenté plusieurs historiens, parmi lesquels il faut citer M. Ernest Alby et notre sympathique et populaire Puaux.

M. Napoléon Peyrat, dans son *Histoire des Pasteurs du Désert*, a aussi fait revivre ces scènes dramatiques, en ce style coloré qui donne tant de charme aux œuvres de sa plume, j'ai presque dit de son pinceau ! Enfin, dans son *Histoire des Protestants de France*, ce chef-d'œuvre de narration élégante et concise, le sobre de Félice a consacré des pages qui ne périront pas à cet héroïque épisode de nos tristes guerres de religion. — Je passe à dessein sous silence les historiens suspects du

parti adverse qui, comme Brueys et Fléchier, ont déversé le fiel de l'ironie sur les soldats prophètes des Cévennes, au lieu d'imiter l'impartialité de Rulhière (un catholique cependant), qui a la bonne foi d'avouer que les persécuteurs des Cévenols les avaient poussés à prendre les armes.

Mais, si la guerre des Camisards a souvent été racontée, elle n'avait pas encore rencontré son poète, quelque suggestif et inspirateur que dût être un tel sujet pour une muse huguenote. Il était réservé à un simple ouvrier des montagnes de la Lozère de combler cette lacune de notre littérature protestante. Monsieur J.-L. GUIN, du Pont-de-Montvert, ouvrier aux mines d'argent de Vialas, et devenu aveugle à vingt-quatre ans, à la suite d'un accident de mine, a consacré les longs et douloureux loisirs d'une vie isolée à chanter les héros de son pays natal. Sans prétendre au titre de littérateur, l'auteur du long poème ou de l'histoire rimée qui forme le présent volume, possède des dons naturels qu'il eût été dommage d'enfouir dans les montagnes dont il n'est presque jamais sorti. Son style est clair et correct (à de rares exceptions près), et ne manque pas de vigueur. Sa narration est d'une rigoureuse exactitude ; elle a quelquefois la rapidité d'une marche militaire, et elle sent un peu la poudre. Si l'historien l'emporte, chez M. Guin, sur le poète, celui-ci n'est pas sans mérite ; et si l'on tient compte de ce fait que l'auteur de la *Guerre des Camisards* n'a pu suivre l'école que jusqu'à l'âge

de treize ans, pendant deux ou trois mois d'hiver, — que, depuis lors, il n'a cessé de travailler dans une mine pendant onze ans consécutifs, jusqu'au moment où il a perdu la vue, et, avec elle, la ressource de la lecture (qui était sa joie et sa passion), on éprouvera, en présence de son œuvre sincère et vigoureuse dans sa simplicité, une surprise mêlée d'admiration. On réservera bon accueil à cette muse montagnarde dont les allures rustiques ne manquent pas de grâce, et qui sait faire le coup de feu. On la dirait vêtue de la blouse de toile blanche (en Languedocien *camisa*) que portaient sur leurs habits, en signe de ralliement, les héros cévenols, et sa physionomie morale évoque dans l'esprit la figure sympathique d'une vaillante cantinière des troupes de Jean Cavalier : — âpre à la lutte, ardente au moment du combat, la figure noircie par la poudre ou brûlée par le hâle ; mais bonne, austère et pure, surtout clément aux blessés, et, de ses mains compatissantes, soignant sans distinction amis ou ennemis. . . .

On le comprend, du reste, l'intérêt qui s'attache à l'ouvrage de M. Guin est bien moins littéraire que religieux — il faut ajouter : protestant. Ce sont les émotions d'une âme huguenote que l'on sent vibrer dans ces chants, et ils n'éveilleront un écho sympathique que dans des cœurs de huguenots ; mais ceux-là nous paraissent tout conquis à l'avance, et c'est sur eux que nous comptons pour faire un succès à ce livre, qui, nous en avons la confiance,

s'écoulera rapidement. Il sera dédaigné, peut-être, par les raffinés littéraires qui ne conçoivent pas une œuvre poétique en dehors des sonorités, un peu creuses parfois, des rimeurs « parnassiens » ; mais il pénétrera sous toutes les chaumières des fils des Camisards ; il sera lu dans les veillées, et il fera couler des larmes sur des visages de paysans. C'est tout ce qu'ambitionne cet ouvrier-poète, dont le nom est bien digne de figurer avec honneur dans la pléiade, humble et glorieuse tout ensemble, des artisans qui ont su chanter. . . . Je me trompe, il vise plus haut ; il aspire à servir la cause de la foi, pour laquelle ses héros ont exposé leur vie, et que plusieurs d'entre eux ont scellée de leur sang. Leur zèle a pu les égarer, « leurs armes de guerre » ont pu être « charnelles », (contrairement au précepte apostolique (1), — et notre auteur est le premier à le reconnaître, comme à le regretter, — mais leur fidélité inébranlable et leur indomptable courage sont au-dessus de tout éloge. Imitons d'abord leur constance et leur dévouement héroïque à la cause de la vérité et de la liberté des âmes : nous verrons ensuite à les critiquer.

EDOUARD MONOD.

Marseille, Septembre 1894.

(1) II. Corinth. X, 4.



LES CAMISARDS

CHANT PREMIER

État des Protestants après la Révocation de l'Édit
de Nantes.

Henri IV, inquiet des libertés mourantes
De ses anciens amis, donna l'Édit de Nantes.
Cet édit consacrait pour eux la liberté
D'adorer l'Éternel selon leur volonté.
Mettant le protestant au rang du catholique,
Ce bon roi permettait de suivre la pratique
De la religion dont chacun ferait choix,
Et tout Français serait protégé par ses lois.
Dès lors, les protestants reprirent confiance :
Ils pouvaient prier Dieu selon leur conscience,
Et comme ils n'étaient pas les moins intelligents
Du royaume, aussitôt ils furent très-puissants.
L'industrie, en leurs mains, prit un essort immense,
Les arts furent par eux florissants, et la France
Fut mise au premier rang des peuples grands et forts ;

Qu'il n'avait point commis, un cruel châtement.
Bosanquet fut roué dans Nîmes. L'intendant,
Désireux d'affirmer devant tous la justice,
Lui fit couper la tête, et, dans un lieu propice,
Il la fit exposer au sommet d'un poteau.
Sois, Bâville, à jamais béni dans le tombeau ! . . .

Revenons maintenant en arrière : l'Histoire
Des faits de ces héros doit garder la mémoire.
On sait que Castanet, Catinat et Roland
De Laporte, à Vébron, avaient rejoint le camp.
Ils y furent reçus par la troupe complète
Avec enthousiasme. On leur fit une fête.
Les droits des protestants, injustement ravis,
Avaient trois défenseurs, maintenant, d'un grand prix.
Laporte, radieux, dans son bonheur extrême,
Les nomma tous les trois lieutenants, le soir même ;
Ils prirent en commun la résolution
D'activer les progrès de l'insurrection.
De son neveu Roland connaissant le courage,
Laporte l'envoya soulever la Vaunage,
Et tâcher d'enrôler de nouveaux combattants.
Partout on l'acclamait ; les pauvres protestants
Que la peur des dragons était près de soumettre,
En voyant ce héros, se sentirent renaître.
La troupe de Roland chaque jour augmentait,
Et qui ne pouvait pas combattre, promettait
D'appuyer en secret la guerre sainte et juste.
Le bonheur rayonnait sur la figure auguste
Du jeune Cévenol. Partout les protestants
Voulaient aller grossir les rangs des mécontents

Commandés par Laporte. Ils étaient las de tendre
Leurs mains aux durs geôliers, ou de se laisser pendre
Comme des malfaiteurs, sans essayer du moins
La résistance armée. Ainsi, sur tous les points
Des pays huguenots, comme dans les Cévennes,
On était indigné des cruautés romaines ;
Partout on préférerait mourir dans le combat
Que dans un noir cachot, gisant sur un grabat.
Roland, qui désirait se joindre à Jean Laporte,
Repartit aussitôt, suivi de son escorte.
Il suivit le Gardon, vint visiter Alais,
Tâchant d'y soulever les protestants zélés.
Puis, il se dirigea vers son lieu de naissance,
Et frappa sur Mialet sa première vengeance :
L'église fut brûlée, — et dès le lendemain
Il partit pour La Salle. Un hardi coup de main
Lui livra les fusils de tous les catholiques ;
Il arma, par ce fait, sa troupe d'hérétiques.
Partout, sur son chemin, il renversa les croix,
Et brûla des lieux saints les idoles de bois.
Mais tandis que Roland, en vaillant capitaine,
Accomplissait ainsi sa tâche dans la plaine,
Laporte n'était pas, au Camp de l'Éternel,
Demeuré sans agir. Le brave colonel
Des enfants du Seigneur, les avait fait sans cesse
Manœuvrer ; il savait que c'est surtout l'adresse
Qui décide aux combats ; que l'intrépidité
N'est point pour le guerrier l'unique qualité.
Ancien soldat, partant instruit sur la matière,
A ses hommes Laporte indiquait la manière
De charger leur fusil et de tirer couchés,

Et le plus qu'ils pourraient de se tenir cachés.
Un jour, comme il faisait cette école, une femme
Arriva dans le camp, en désordre ; une flamme
Brillait dans son regard. Laporte, en la voyant,
Se dirigea vers elle, et, d'un air souriant, [larmes !
Lui dit : « Sœur, d'où viens-tu ? Tes yeux sont pleins de
Que se passe-t-il donc ? faut-il prendre les armes ? »
La femme répondit en s'essuyant le front :
« Oui, frère ; on vient, hélas ! de saccager Vébron.
« Je lisais un chapitre, à l'ombre, sous un aune,
« Quand j'ai vu tout à coup une grande colonne
« Catholique arriver. Dans mon égarement,
« J'ai fui, pour me cacher, sur un escarpement.
« Du rocher où j'étais, pendant plus de deux heures,
« J'ai pu voir ces bandits dévaster les demeures
« Des pauvres protestants ; ensuite, ces voleurs
« Les ont tous enchaînés comme des malfaiteurs. »
Laporte dit : « Assez ! grâce à toi, mon amie,
Nous pourrons sans retard venger cette infamie. »
Et, sans perdre un instant, il part avec ses gens
Pour aller secourir ses frères innocents.
Ce chef, qui connaissait à fond le voisinage,
Alla poster les siens, pour attendre au passage
Les bandits, emmenant à Florac leur butin.
Il ne se trompa point : le lendemain matin
La colonne arriva. Les troupes cévenoles
Au guet, sous des buissons et derrière des saules,
Se jetèrent sur elle avec tant de fureur
Qu'elle abandonna tout. Laporte eut le bonheur
De pouvoir délivrer ses frères, et de rendre
A chacun le bétail qu'on avait pu lui prendre.

Puis il se dirigea, masquant son mouvement,
Vers le Collet-de-Dèze, ayant auparavant
Eu le soin d'éloigner, au moyen d'une feinte,
Toute la garnison. Laporte put, sans crainte,
Se rendre dans le Temple, et prier l'Éternel :
On eût dit un pasteur, et non un colonel.
Là, devant tous ses gens, il prêchait l'Évangile ;
Quelle fête pour eux, d'avoir pour domicile
Le Temple du Seigneur ! aussi, le lendemain,
Quand il fallut partir, chacun avec la main
Envoya son adieu vers la Sainte demeure.
Le temps pressait, car Poul dirigeait, à cette heure,
Ses pas vers le Collet. Laporte, en ce moment,
N'avait pas encor pu définitivement
Organiser sa bande, inférieure en nombre
A la troupe de Poul ; il prit, à la nuit sombre,
Des chemins tortueux qui mènent au plateau
Appelé Champ-Domergue, et là, comme un troupeau
De brebis, tous ses gens se couchèrent sur l'herbe
En attendant le jour ; le temps était superbe :
Aussi les Camisards firent un long sommeil.
Quand on se réveilla, les rayons du soleil
Eclairaient le pays. Laporte, par prudence,
Voulut voir cet endroit, et s'assurer d'avance
S'il y pouvait sans crainte attendre les dragons,
Ou, s'il était défait, se sauver vers les monts.

Nous avons dit que Poul marchait avec audace
Vers le Collet-de-Dèze, afin de prendre en masse
Dans un cercle de fer tout le camp camisard,
Mais nous avons pu voir qu'il arriva trop tard.

L'infâme capitaine, animé par la rage,
Fit par des espions fouiller le voisinage.
Il apprit, par l'un d'eux, que Laporte campait,
Tranquille, à Champ-Domergue, et qu'il s'y cantonnait.
Sans perdre un seul instant, il se mit en mesure
D'aller des Camisards opérer la capture.
Certain de réussir, il fit prendre à ses gens
Des cordes, dans le but de les lier vivants.
Mais il apprit bientôt que les gens de Laporte
N'étaient pas les soldats de Séguier à Font-Morte :
Car, dès qu'il déboucha sur eux à franc-étrier,
Il y fut accueilli par un feu meurtrier ;
Plusieurs de ses dragons roulent déjà par terre.
Furieux, il se dit : « Mais c'est donc une guerre
Qu'ils veulent entreprendre ! allons, décidément,
Il faut les tuer tous ! » Laporte, à ce moment,
Lança sur les dragons sa troupe, à l'arme blanche ;
Les dragons, effrayés devant cette avalanche
De sabres et de faux qui venait droit sur eux,
Cédèrent le terrain : ces gens étaient peureux,
Tandis que les héros de Laporte, au contraire,
Se battaient hardiment ; ainsi, dans cette affaire,
Bien qu'ils fussent nouveaux au métier de soldat,
Pas un d'eux ne fléchit. Dans ce petit combat,
Poul et ses combattants, presque tous gentilshommes,
Purent voir qu'ils avaient à combattre des hommes.
A partir de ce jour, les dragons insolents
Ne se moquèrent plus de ces guerriers géants.

Jean Laporte savait que, malgré leur courage,
Ses gens ne pouvaient pas conserver l'avantage,

Au moins pendant longtemps. Il fallait que chacun
 Combattit trois dragons pour le moins, et plus d'un,
 Parmi ces Camisards, n'avait, pour se défendre,
 Qu'une hache. Ils devaient dès lors, sans plus attendre,
 Chercher à s'esquiver par un faux mouvement,
 Ce que Laporte fit ; mais, malheureusement,
 Les Camisards laissaient trois des leurs morts sur place,
 Et trois faits prisonniers, à qui, pour toute grâce,
 Poul ne voulut laisser qu'un tout petit moment
 Pour se recommander au Seigneur Tout-Puissant.

Laporte, chaque jour, dans le protestantisme
 Grandissait en estime, et mettait le papisme
 Dans des accès de rage : aussi, dans sa fureur,
 Bâville organisa de nouveau la terreur
 Dans tout le Languedoc. Pour un chef aussi noble,
 Brûler un presbytère était un crime ignoble.
 Il ne connaissait point le mot égalité :
 Lui qui jadis avait, dans sa férocité,
 Par des gens sans aveu, fait raser tous les temples,
 S'étonnait maintenant qu'on suivit ses exemples.
 Plus juste, il eût compris, ce fougueux intendant,
 Qu'il avait offensé le Seigneur Tout-Puissant,
 En faisant sans pitié condamner aux galères
 Les maris, et voler les enfants à leurs mères.
 Il ne le comprit point, et fit plus que jamais
 Admirer, à la Cour, ses sinistres hauts-faits.
 Il suffisait d'avoir la moindre intelligence
 Avec les insurgés, pour être, à l'Intendance,
 Aussitôt désigné comme très dangereux.
 Dans la ville d'Alais, on vit soixante-deux

De ces nouveaux venus à la foi protestante,
Condamnés aux cachots, ce qui mit l'épouvante
Parmi les huguenots. Mais ces atrocités
Ne firent que grossir les rangs des révoltés ;
Ceux d'entre eux qui craignaient de périr dans les ba-
Ou d'être roués vifs, gagnèrent les montagnes. [gnes,
Ils vinrent se ranger sous le commandement
Du colonel Laporte ; on eût dit, franchement,
Que Bâville voulait, avec ses infamies,
Réveiller du pays les haines endormies.
Ainsi les cruautés du féroce intendant
Tournèrent contre lui, malgré son zèle ardent.

Le capitaine Poul, honteux de sa défaite,
Cherchait à découvrir de nouveau la retraite
Qui cachait son vainqueur, le chef des révoltés.
Or, comme il se trouvait avoir, de tous côtés,
De nombreux espions, un jour, ce capitaine
Sut que les insurgés, depuis une semaine,
Campaient à Becdejeu ; que, depuis plusieurs jours,
De tous les environs leur venait du secours.
Il partit à l'instant pour aller les surprendre,
Et forcer tout le camp à mourir ou se rendre.
Mais, au moment où Poul, aveuglé par l'orgueil,
Escomptait son succès, Laporte, d'un coup d'œil,
Le danger qui menaçait sa troupe,
Et donna sur le champ aux chefs de chaque groupe
Ses ordres, pour sortir de ce guépier affreux.
Il fut si bien compris que pas un de ces « gueux »,
Comme les appelait le brutal capitaine,
Ne resta prisonnier, ce qui doubla la haine